

L'utilisation du *Roman d'Alexandre* dans l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry

Dans son beau livre sur *L'Orient fabuleux*, R. Wittkower¹ notait que les clercs du Moyen Âge considérèrent toujours les fabuleux exploits d'Alexandre comme une partie de l'Histoire. Aussi les chroniqueurs n'hésitaient-ils pas à les utiliser pour enrichir leurs récits ; un Foucher de Chartres s'inspire tout autant de Pline ou de Solin que des aventures indiennes traditionnellement prêtées au conquérant macédonien. C'est sous cet angle que je voudrais relire l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry², qui cite à plusieurs reprises Alexandre, notamment dans le long excursus où il retrace pour son lecteur une sorte d'encyclopédie des *mirabilia* orientaux. L'utilisation d'un héros, dont l'ecclésiastique ne pouvait ignorer l'aura romanesque, peut ainsi contribuer à nous faire mieux saisir le but que poursuivait Jacques en écrivant son Histoire, en 1221, devant la ville de Damiette.

Jacques de Vitry n'a pas consacré sa vie à écrire l'Histoire, il n'est pas un moine rédigeant ses annales dans la paix du *scriptorium* à grands renforts de livres empruntés ici et là, comme son contemporain – et sans doute ami – Aubri de Trois Fontaines ; il n'est pas un Dominicain attaché à ses études, comme Vincent de Beauvais. Jacques était chanoine, du cercle de Pierre le Chantre, et ce qui caractérise le mieux l'homme et sa vie, c'est bien la prédication : son action est parole, mais sa parole est d'abord écriture. Écrit que la *Vie de Marie d'Oignie* ; écrits encore, les 410 Sermons *de tempore*,

1 — Paru en 1977, traduction française de 1991.

2 — Édition de Moschus, Douai, 1597 cité désormais HO.

de sanctis, ad status, feriales, farcis de ces fameux *exempla*, vite regroupés en anthologies ; écrites bien sûr, ces Lettres, chacune envoyée en de multiples exemplaires, pour appeler outremer à la rescousse ; l'une de ces Lettres passera quasi telle dans l'*HO*. Pour M. Lauwers, Jacques est un propagandiste qui poursuit avec opiniâtreté la construction d'un monde où les laïcs seraient étroitement encadrés par les prêtres ; M. Gosman, étudiant les informations de Jacques sur le Prêtre Jean, suggère que, comme les autres dignitaires de l'Église devant Damiette, notre auteur se sent responsable « du moral des troupes et cherche à motiver l'armée par toutes sortes de moyens ». Doit-on considérer l'*HO* comme l'un de ces moyens ?

Les manuscrits la nomment *Historia hierosolimitana abbreviata* et ce sont bien des *Gesta Dei per peregrinos* ou *per crucatos* que Jacques avait décidé de composer, comme le précise son plan dans le Prologue :

Dans le premier livre, après avoir retracé sommairement l'Histoire de Jérusalem, j'ai rapporté en détails les œuvres que le Seigneur a daigné faire en sa miséricorde dans les pays de l'Orient... Dans le second livre, parcourant rapidement l'histoire des modernes orientaux, j'en suis passé au récit des choses que le Seigneur a faites de nos jours dans les pays de l'Occident... sur l'ordre et la religion des croisés, l'utilité de leur pèlerinage. Dans le troisième livre, retournant d'Occident en Orient, j'ai traité, pour commencer, des choses que j'ai vues de mes propres yeux... jusqu'à la prise de Damiette.

Comme au Moyen Âge, les modernes ont séparé la première partie (*Historia Orientalis*), dont les manuscrits abondent, de la seconde, (*Historia Occidentalis*), qui fut beaucoup moins goûtée ; la troisième ne fut sans doute jamais réalisée, Jacques souhaitant l'achever par la reconquête de la Terre sainte et la restauration de l'Église d'Orient, que, bien entendu, il ne devait jamais voir.

Si la construction de l'œuvre est soigneusement conçue, la raison qui pousse à écrire est bien explicitée : considérant *combien est fâcheuse la perte de temps*, on affiche en modèles aussi bien les saints qui racontèrent les œuvres du Christ, les apôtres et les martyrs, que les auteurs latins, grecs, arabes qui *exaltèrent vainement dans leurs pompeux éloges les rois de l'orient, leurs combats, leurs actions*. À quelle occupation s'adonner lorsque l'on fait partie d'une délégation sacerdotale dont on n'est pas le membre le plus influent – car Pélage n'était pas homme à laisser ignorer ses prérogatives voulues par le Pape – ? Jacques entretenait de longues conversations avec toutes sortes de messagers ou de gens de passage ; mais ce qu'il évoque ici, ce sont des livres :

... ainsi cherchant à me distraire, par désir d'apprendre des choses nouvelles qui me fussent inconnues, j'ai trouvé divers livres dans les armoires des Latins, des Grecs, des Arabes.

Si les livres-sources rangés dans les armoires nous rappellent tant d'écrivains contemporains de Jacques, plus notables sont cet appétit de la nouveauté – *curiositas* ici avouée – et cette recherche de distraction durant un siège qui s'éternisait. En historien de son temps, Jacques compile et pille abondamment ; cependant, il ne donne de noms qu'au moment d'étendre à tout l'Orient sa description, ce qui faisait dire à son premier traducteur, Guizot, que l'*HO* est en fait une « relation de voyageur ». Jacques justifie son propos :

J'ai décrit les races des habitants, les villes et autres lieux dont j'ai reconnu qu'il était fait mention plus fréquemment dans les diverses Écritures et cela m'a paru convenable pour mieux comprendre les informations qu'elles contiennent ; et afin d'étendre davantage mon travail, j'y ai joint des détails sur les nombreuses et diverses particularités de cette terre.

Au moment de nous offrir les délices des *mirabilia*, Jacques s'abrite derrière Isidore, Augustin, Pline et Solin, d'autres, non précisés. On peut au moins y ajouter l'*Historia de Proeliis*, l'*Épitomé* de Julius Valerius, une version de la lettre de Dindyme à Alexandre ; notre chanoine connaissait aussi les traductions romanes du *Roman d'Alexandre*. L'œuvre ne saurait être divertissement gratuit, elle vise un public dont la valeur se mesure à celle de l'Histoire qui lui est destinée :

Le lecteur attentif pourra reconnaître... combien ce présent traité sera un bon exemple pour ceux qui combattent sous la bannière du Christ, combien il pourra être utile pour affermir la foi, réformer les mœurs, réfuter les Infidèles, confondre les impies, enfin pour célébrer la louange des gens de bien.

Jacques sait parfaitement que ce que les modernes appellent « géographie » a une place à part dans l'Histoire, une place néanmoins :

Tous les détails que je viens de rapporter en interrompant un moment mon récit historique, je les ai empruntés soit aux écrivains orientaux et à la carte du monde soit aux écrits...

Et R. Witthkower de noter : « Cela montre que pour Jacques de Vitry, les *mappe mundi* constituent une source d'information historique »³, remarque corroborée par la présence de très précieuses

cartae envoyées avec les Lettres, d'après des documents établis par des savants indigènes. S'étonner de voir considérés comme *auctoritates* aussi bien les récits les plus mythiques que ces documents de valeur indéniable est pur anachronisme. Pour l'auteur médiéval, l'essentiel est de donner une explication symbolique ou une moralisation aux phénomènes les plus naturels. Toute information, même de source suspecte, trouve sa juste place dans l'œuvre dès lors qu'elle sert à lire le monde de la création, à travers le texte des *Écritures* qui en sont, en quelque sorte, le chiffre.

Pour prendre quelques exemples au sujet d'Alexandre, voici ce qu'écrivait Jacques à propos des Juifs qui peuplent l'Orient :

... la plupart d'entre eux, situés au dessous des Monts Caspiens où le roi de Macédoine, Alexandre, enferma, dit-on cette race d'hommes qui, au temps de l'Antéchrist, doivent en être retirés pour être ramenés dans la Terre Sainte. Entre ces Monts Caspiens et la mer, le même Alexandre enferma aussi les peuples de Gog et de Magog dont la multitude est innombrable comme le sable de la mer, parce qu'ils se nourrissaient de chair humaine et de la viande crue des animaux immondes et parce qu'il détestait leurs abominations. (p.165)

On reconnaît avec quelques divergences – les *Monts de Tus* d'Alexandre de Paris remplacent les *Monts Caspiens* de l'*HO* – la thématique développée par le *Roman*⁴ :

... Gos et Magos s'en vont.
Ne fu si crüel gent puis que Dieus fist le mont,
Je n'avront bien ne joie le jor que mal ne font.... (v.2149 sq.)
Tout droit as mons de Tus, dont li val sont parfont
Et li tertre sont droit envers le ciel a mont.
La les a bien enclos por le mal que il font,
Tant que Antecris viegne que ja mais n'en istront. (v.2155 sq.)

Comme l'a montré J. Pirenne, Jacques est ici témoin de deux légendes qui ont convergé vers le mythe d'Alexandre, tel que le développent les versions en latin. Outre Gog et de Magog, on retrouve la vieille tradition juive des dix tribus perdues d'Israël, parties au-delà de la mer de sable qui succède au fleuve Sambatyon – ces tribus qu'Eldad de la tribu de Dan, à la fin du IX^e s., prétendit avoir retrouvées et localisées, dans un livre que les autorités juives avaient authentifié malgré sa fausseté certaine ; ces récits, repris en latin, en arabe, entrèrent en relation avec le *Roman d'Alexandre* pour s'ajouter aux légendes concernant les peuples

impurs, sortis de l'*Apocalypse*. Jacques, doté d'un esprit curieux et de l'amour de la nouveauté, ne pouvait que prêter une oreille attentive aux histoires transmises par des Arabes fréquentant les croisés sous les murs de Damiette : on sait que les Musulmans avaient fait rechercher l'endroit où Alexandre, dont ils vénéraient la figure, avait emprisonné Gog et Magog ; au IX^e s., Salam l'Interprète avait affirmé avoir atteint la *ligne*, le mur qui matérialisait la frontière maudite ; sous l'influence musulmane, les cartographes occidentaux repoussèrent vers le N.-E. ce lieu mythique. Nous avons rappelé l'intérêt du chanoine de Vitry pour les *cartae*. Jacques, penché sur ces diverses informations, semble avoir opté pour une vision assez originale qui identifierait les dix tribus perdues avec les peuples de Gog et Magog⁵, en raison d'un identique désir de la venue de l'Antéchrist, tout en adoptant la localisation, assez courante en ce temps, de fixer les Maudits outre les « *portes caspiennes* », derrière les Georgiens dont il rappelle ailleurs la farouche bravoure. Cette manière de synthétiser des matériaux disparates pour tenter la résolution d'une énigme était familière au chanoine de Vitry : nous en trouvons une autre preuve en confrontant les *Lettres* et l'*HO* sur un terrain exploré par Huyghens et M. Gosman. Jacques trouvait deux identifications du fameux Prêtre Jean, un titre de valeur décerné en Syrie par les Nestoriens à tout religieux de haute vertu, et un Prêtre Jean éthiopien, de tradition monophysite ; il opère une conciliation entre les deux traditions antithétiques et les rumeurs venues de l'avancée mongole sous ces termes :

J'ai été informé il y a peu par un marchand que les habitants du pays du Prêtre Jean viennent d'abandonner le nestorianisme pour devenir jacobites (Lettre II, 484).

Tout différent nous paraît le passage où Jacques évoque les diverses espèces végétales qui poussent dans l'extrême orient fabuleux ; après avoir passé en revue des arbres plus ou moins réels, il en vient aux arbres oraculaires qui signèrent pour Alexandre la fin de son rêve d'infini :

Quant aux arbres que le grand Alexandre trouva dans les pays les plus reculés de l'Inde et qui lui prédirent qu'il mourrait dans Babylone par l'effet du poison... je n'en puis rien croire d'autre si ce n'est que les démons parlaient dans les arbres. (p. 181)

Ce n'est nullement le fait qui est mis en doute, c'est son interprétation qui paraît problématique. Fidèle aux méthodes cléri-

5 — Trait qu'il a peut-être trouvé dans Aethicus Auster, *Cosmographia* ; je remercie Françoise Vielliard pour cette information.

cales, Jacques commence par comparer le fait insolite à d'autres, indubitables : la parole sortie de la bouche de l'ânesse de Balaam ; l'explication démoniaque renvoie à la vision traditionnelle des oracles païens ; cependant, la difficulté demeure, ces diables semblent avoir eu prescience de l'avenir – don qui leur est canoniquement refusé :

Cependant il paraît étonnant qu'ils aient pu répondre aussi bien aux pensées d'Alexandre et prédire les événements de l'avenir si longtemps avant qu'ils ne se réalisent...

On aura remarqué que, si le second aspect de la réflexion (l'impossible prescience diabolique) est de l'ordre de la théologie, le premier, les espoirs d'Alexandre, évoque plutôt une amorce de réflexion psychologique sur le personnage d'Alexandre, renvoyant au texte du *Roman* :

La sus en ces desers pués deus arbres trover...
Li solaus et la lune les ont fais si sacrer
Qu'il sevent tous langages et entendre et parler
Et tout dient a home quanque il veut penser
Et qu'avenir li est et qu'il a a passer. (v. 3721 et 3723 sq)

et plus particulièrement aux vers qui soulignent la soif d'absolu savoir du Conquérant

De ce que tu veus enquerre en ton cuer penseras
Et de tout ton pensé la verité orras. (v. 3797-98)

Car les révélations faites à Alexandre représentent son avenir, certes, mais nullement ce qu'il espérait écouter ! Néanmoins, comme le laisse entendre le texte de l'*HO*, les arbres ont réellement répondu aux angoisses qui hantaient le héros sur le sens de son destin d'homme et sur le secret de sa naissance.

Si nous en venons à la description des *mirabilia* indiens, longuement traitée par l'*HO*, certains motifs recoupent le *Ralix* mais nous ne devons pas oublier sur ce point l'échange incessant entre encyclopédies, romans et chroniques, qui se réfèrent à des sources communes et se sont pillés à qui mieux mieux ! Par exemple nous lisons sous la plume de Jacques cette notice réservée à la mandragore :

La mandragore est la racine d'une plante qui a quelque chose de la forme d'un homme ; il y a des mandragores mâles et des mandragores femelles. (p. 179)

Dans le *Ralix*, la mention de la mandragore accompagne la description du bois merveilleux où vivent les filles-fleurs :

La mandegloire i naist, q'a trover n'est legiere,
De croistre en la forest estoit bien costumiere ;
Ja n'iert hom si hardis qui la remut ne quiere
Ne l'estuece morir d'une mort itant fiere
Ja ne porra aler ne avant ne arriere. (v. 3294 sq)

La mandragore est une plante dangereuse, d'usage maléfique reconnu ; aussi la platitude et le prosaïsme du texte de Jacques sont-ils certainement volontaires. Mais tout le « plantaire » affecte ce même ton, où le merveilleux est soigneusement gommé. Les faits rapportés sont extra-ordinaires, soit, mais ils ne sont rien d'autre que l'œuvre de Dieu. Dans ses sources, Jacques note Augustin ; il s'agit sans doute des réflexions d'Augustin sur la monstruosité et la difficulté théologique que certains y trouvent, bien à tort.

Les merveilles végétales couvrent assez peu d'espace dans l'*HO*. Je relève une allusion aux roseaux d'extrême Orient :

On trouve dans les régions de l'Inde, sur les bords des fleuves,
des roseaux semblables aux pins qui s'élèvent à soixante pieds de
hauteur et avec lesquels les habitants construisent des navires et des
maisons. (p. 180)

Ce texte rappelle la description de la nature hostile de ces mêmes régions où le *Ralix* place la rencontre avec les terribles hippopotames :

D'ambes pars de la rive fu parcreüs li rox,
Trente piés ot de haut et trois toises de gros
Et fu itant espés tout se tint a un dox ;
Il n'a freté en Ynde ne chastel n'en soit clos. (v. 1108 sq)

Cependant, c'est plutôt du côté du bestiaire qu'on trouve des merveilles communes, certains animaux sont fantastiques, comme dragons ou griffons, au rôle de gardiens d'or. Un long chapitre concerne les serpents, mais en un contexte encyclopédique qui vient de Pline, invraisemblances comprises. On remarquera la description du scorpion, rangé parmi les serpents :

Il a, dit-on, la tête blanche et presque semblable à celle d'une
jeune fille. (p. 197)

Dans le *Ralix*, ce sont les couleuvres qui ont un chef féminin à longue chevelure.

Le chapitre sur les lions semble sorti tout droit d'un *bestiaire* dont on aurait omis la moralisation. De même façon, l'hippopotame est présenté avec un souci, on n'ose dire naturaliste, car la bête reste fabuleuse ! souci de réalisme, toutefois :

L'hippopotame naît lui aussi sur la terre et il y habite de même que dans les eaux ; il possède la même force en tout lieu. Il est presque toujours plus grand que l'éléphant. Il a un bec recourbé en arrière, les pieds fourchus, la queue tortillée, les dents très aiguës et poignantes, dos et hennissement comme ceux du cheval. Pendant la nuit, il va paître au milieu des champs et s'y rend en marchant à reculons pour dissimuler la trace de ses pas et prévenir les embuscades qu'on pourrait lui préparer pour son retour. C'est dans l'Inde surtout que l'on trouve cet animal. (p. 191)

Dans le *Ralix*, les hippopotames ne sont pas décrits : ils se contentent de combattre et dévorer les soldats. Plus proche semble la description des chauves-souris :

On voit dans l'Inde des chauves-souris plus grandes que des pigeons qui ont des dents comme des hommes ; elles frappent les hommes au visage et leur coupent les narines, les oreilles et les autres membres. (HO p. 199)

A l'aube aparissant vinrent chauves souris,
Menors sont des corneilles et gregnors de pertris.
N'a chevalier en l'ost, tant soit d'armes garnis,
Se pres de lui li vole n'en soit tous esbahis ;
Del soumeron de l'ele si le fiert el cervis
Que grans quatre lieues en remaint estordis. (v.1282 sq)

Il est amusant de noter que dans le *Ralix*, ce passage succède à la description de chats-huants « *plus grands que des vautours* » tandis que dans l'*HO*, la notice des chauves-souris est suivie d'une allusion à d'autres oiseaux « *grands comme des vautours rouges* », qui restent anonymes, mais dont le texte signale les pieds et bec noirs ; comme les *nyctycorax* du *Ralix*, ces oiseaux se contentent de se repaître de poissons – mais les *nyctycorax* ne sont pas rouges, ils sont bleus... Nous sommes donc plutôt dans le domaine de la réminiscence et des sources communes. Jacques répertorie beaucoup plus d'animaux fantastiques que le *Ralix*, mais ceux du *Ralix* – *manticore* ou *nyctycorax* – sont, précisément, absents...

Pour la faune ordinaire, l'*HO* s'écarte d'un roman dont le modèle reste toutefois assez prégnant pour que le nom même du Conquérant resurgisse, au détour de la notice ; ainsi des éléphants dont la description au début évoque plutôt Judas Maccabée qu'Alexandre :

On trouve dans ces mêmes contrées les éléphants munis de membres vigoureux et dont le corps est grand comme une montagne, animaux belliqueux et remplis d'audace et qui s'animent encore plus à la guerre lorsqu'on leur montre du sang ; les Perses et les Indiens ont l'habitude de s'en servir dans les batailles et de mettre sur leur dos des tours en bois, remplies d'hommes armés. (p. 184)

Mais on quitte vite la *Bible* pour passer au *Roman*, où l'éléphant est bête féroce :

Ils ont un bec très grand qui s'avance en saillie, qu'on appelle une trompe qui est pour eux comme de vastes intestins avec laquelle ils saisissent les hommes, les dévorent et les avalent.

Et Jacques reconnaît sa dette :

Alexandre le Grand, allant combattre les Indiens, ordonna de remplir des statues de bronze avec des charbons ardents ; les éléphants, prenant ces statues pour des hommes, portèrent leur trompes en avant et se brûlèrent... Une autre fois, à l'aide des grognements et des cris des cochons... Alexandre trompa un grand nombre d'éléphants qui n'étaient pas accoutumés à de pareils sons.

Enfin pour clore sur ces souvenirs du *Ralix* dans l'*HO*, on notera que, chez Jacques comme dans le roman antique en général, les Amazones ont été humanisées : « *Elles sont belles, habiles à manier les armes dans les combats* » (p. 206) ; elles ne se tranchent pas le sein, ne tuent pas leurs enfants mâles, mais les rendent à leur père quand ils atteignent six ans. La double conclusion de Jacques est remarquable : tout d'abord, il donne, à sa manière habituelle, une explication naturelle de ce phénomène insolite en le rapprochant des mœurs de certains oiseaux dont la femelle est plus vigoureuse que le mâle ; succède à cette remarque l'explication morale : les femmes, occupées à de viriles tâches, se renforcent et deviennent vertueuses, tandis que leurs époux, restés au foyer, deviennent mous et efféminés.

D'une façon plus synthétique, nous pouvons remarquer que le nom d'Alexandre n'apparaît pas uniquement dans la partie « exotique », mais aussi dans la description ethnographique des contrées lointaines. Jacques nomme *le roi de Macédoine* quand il évoque Gog et Magog, en des lignes sans contredit possible élogieuses ; il l'appelle *le grand Alexandre* dans l'allusion aux arbres oraculaires ; c'est *Alexandre le Grand* pour la notice consacrée aux éléphants. Nous retrouvons *Alexandre le Macédonien* dans l'épisode des gymnosophistes dont le texte suit étroitement la relation du Pseudo Callisthène (p. 207)

Alexandre, ayant rencontré ces hommes, leur dit avec un vif étonnement : « Demandez-moi ce que vous voulez et je vous le donnerai ». Ils lui répondirent : « Donne nous l'immortalité que nous désirons plus que toute autre chose car nous ne nous soucions nullement des richesses ». Et lorsqu'Alexandre leur eut dit : « Je suis mortel, comment pourrai-je vous donner l'immortalité ? – Si tu te reconnais mortel, lui répondirent-ils, pourquoi cours-tu tous les jours, faisant le mal ? »

Ici, nous surprenons Jacques en plein délit de falsification ! d'abord, le Ps. Callisthène ne parlait pas de *mal* mais de *guerre* : *Pourquoi donc, si tu es un mortel, mènes-tu tant de guerres ?* Et, surtout, Alexandre ne restait pas sans répondre : il arguait de son destin : « *Tout cela est ordonné par la Providence divine, nous sommes les serviteurs de ses desseins* »⁶. On s'en doute, Jacques ne partage pas cette opinion !

Et c'est pourquoi on peut noter une dégradation constante du héros dans les situations où l'*HO* le met en scène. Instrument du ciel pour son attitude implacable envers les peuples impurs, il devient la dupe crédule de démons qui lui renvoient ses hantises devant les arbres oraculaires ; il est guerrier rusé, mais sanguinaire contre les éléphants, il n'est plus que l'instrument du mal aux yeux des gymnosophistes.

Car il y a encore un très long passage où Alexandre joue le rôle d'objet muet d'un véritable réquisitoire, dans la lettre que lui envoie le sage brahmane Dindyme. Cette lettre, assurément, ne vient pas du *Ralix*, quoiqu'elle soit un épigone très anciennement connu des adaptations en latin du Ps. Callisthène – Alcuin la citait déjà ! Jacques la traite avec une certaine liberté. La lettre de Dindyme se pose comme réponse à une demande du Conquérant pour une définition de la sagesse ; le brahmane, avec mépris, commence par s'étonner d'une telle préoccupation chez un homme qui n'aura pas même le temps de lire la réponse, tant il est accaparé par ses guerres. Néanmoins, la demande est louable car « *le souverain qui ne connaît point la sagesse ne domine pas ses sujets* ». Ultime souvenir du *Ralix* si attentif à dénoncer la présence des serfs à la cour du Roi ? Dindyme ne reste pas à ce constat, mais écrit sa réponse sous la forme de deux tableaux antithétiques, la vie pure et naturelle des brahmanes ; la vie d'Alexandre où le *Tu* particulier le cède à un *Vous* généralisant.

L'idéal des brahmanes est décrit de façon négative, ils sont des abstinents, en tout retirés de ce monde. Rien qui leur appartienne, ni habits, ni maison – leurs cavernes sont aussi leurs tombeaux –

ni chasse ni agriculture ; ils vivent de lait, de fruits, de légumes ; ni feu ni richesses. Mais non plus de vices, d'argent, de crainte. Enfin, nulle servitude en leur société. Les brahmanes ignorent rhétorique et philosophie, ils ne cessent de prier dans la sérénité de qui n'a pas d'ennemis. Pour décrire le bonheur simple de ces sages, Jacques de Vitry recourt à Athanase et aux ermites de la Thébaïde ; comme saint Antoine, les brahmanes trouvent leurs délices dans *le ciel resplendissant d'étoiles, dans les feux brillants du soleil, dans la mer toujours belle, fleurs, fontaines, oiseaux mélodieux* : « *Telles sont nos habitudes régulières, c'est la nature qui nous les donne* ». L'existence d'Alexandre offre un violent repoussoir, il ne cesse de guerroyer des ennemis qui ne lui ont rien fait, quand ses ennemis véritables, il les porte en son cœur et sa chair.

Notre chanoine évite la redoutable hyperbole, son brahmane reste un *gentil* dont l'autosatisfaction rappelle la naïve outrecuidance du Prêtre Jean qui avait exaspéré le pape ! Dindyme n'a pas droit à l'humilité, lui qui vit avant l'Incarnation ; en face du brahmane, Alexandre est également un païen auquel Dindyme imputera de croire en des dieux adultères et criminels, on est toujours dans Athanase ! Mais Jacques assimile ces divinités au vice que chacune représente, Mars, la violence, Venus la luxure, Bacchus l'estomac... C'est donc à eux-mêmes que les hommes rendent un culte, en s'adonnant à l'ivresse, la mollesse, l'intempérance, le crime. Jacques dessine un curieux « *petit monde* », microcosme où les péchés se voient sacrifier existence et salut, comme à de voraces divinités. Mais en Alexandre, Dindyme vilipende tout spécialement la cupidité, la violence et l'iniquité, enfin l'art de belles et fausses paroles – qui rappelle sans doute, dans les romans sources, la réponse que fit Alexandre, ici jalousement passée sous silence.

À cette très longue lettre, en succède une seconde au style indirect libre, sorte de clef pour la première : *Nous sommes des pèlerins en ce monde. Nous marchons sur les chemins de nos pères*. Mais tel son père, Alexandre marche sur un chemin de cupidité et d'orgueil :

Vous jouissez quand votre nom est prononcé. On en fit autant pour votre père, pour votre aïeul.

Alexandre représente ainsi l'iniquité foncière et la violence des hommes de ce monde, auxquels le chanoine destine son grand ouvrage historique, car le pèlerinage de vie humaine se subsume en celui de la Terre Sainte, Terre Promise. Alors pourquoi Alexandre ? Si Jacques de Vitry évoque avec cette acrimonie de plus en plus sensible le conquérant macédonien jusqu'à la condamnation sans appel, c'est, semble-t-il pour deux raisons principales :

d'abord le héros romanesque est le symbole de tout ce que l'ecclésiastique rejette, héros fallacieux dont la fascination même est néfaste. Plus profondément, ce n'est pas tant sur le pécheur que sur le péché que l'*HO* veut s'acharner et surtout contre les mirages d'une *curiositas* que Jacques prend soin de différencier de sa curiosité d'homme de foi ! lui qui accuse *ceux qui sont venus outremer pour satisfaire leur malsaine envie de nouveauté*. Sachons opérer la nécessaire distinction entre l'attrait pernicieux de l'insolite et l'admiration due aux merveilles de la Création :

d'autres hommes que dominaient la vanité, l'inconstance ou la légèreté de leur esprit, partaient comme pèlerins pour aller visiter les lieux saints et s'y rendaient bien moins par sentiment de dévotion que par curiosité, par l'attrait de la nouveauté que leur inspiraient des pays inconnus, voulant voir par eux-mêmes les merveilles, objets de l'étonnement des gens sans expérience, qu'ils avaient entendu raconter sur les pays d'Orient (p. 170)

Ce sont ces gens-là qui formaient le public des *Ralix* et autres romans exotiques ; aussi, lorsque Jacques, pour nourrir notre expérience en vient à décrire les merveilles de l'Orient, ne peut-il que rencontrer les auditeurs du grand Roman. Faut-il les rejeter ? Pas totalement, au nom de ce magnifique sophisme :

Mais de même que les hommes justes, bien intentionnés et sages faisaient tourner ce spectacle à la louange et à la gloire de Dieu comme fit le bienheureux Brendan qui employa un long temps à naviguer sur les mers pour voir les merveilles de Dieu dans les profondeurs de l'abîme, de même les hommes curieux et légers tournent en vanité ce que le Seigneur a daigné faire en témoignage de sa puissance.

Le personnage d'Alexandre stigmatise la cupidité des curieux tandis que son Roman, comme celui de Brendan, devient heureux prétexte à une lecture enrichie du grand livre de la Création : en face des *mirabilia* orientaux, Jacques trace pour finir une liste des *mirabilia* occidentaux, qu'en bon lecteur de Gervais de Tilbury, il ne juge inexplicables que pour l'homme d'*hic et nunc*. Héros dont les aventures sont incontestables, Alexandre est ainsi utilisé dans l'*HO* comme une figure exemplaire de ces réprouvés auxquels ont moins manqué la Révélation que la conscience simple d'une petitesse, intrinsèque à l'*homo* en son *humilitas*.

Marie-Geneviève GROSSEL

Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

Bibliographie

- Jacques de Vitry, *Historia ierosolimitana abbreviata*, éd. F. Moschus, Douai, 1597, trad. F. Guizot, *Histoire des Croisades*, Paris, 1825 (coll. des Mem. relatifs à l'Hist. de France, XXII livre I, pp. 1-266) ; *Historia Occidentalis*, édit. J.-F. Hinnebusch, Fribourg, 1972. Trad. G. Duchet-Suchaux, Cerf 1997.
- La traduction de l'Historia Orientalis*, ms. BN frç 17203, édit. de Cl. Buridant, Paris, Klincksieck, 1986.
- Lettres de Jacques de Vitry*, éd. critique de R.B.C. Huygens, Leiden Brill, 1960.
- Ph. Funk, *Jakob von Vitry, Leben und Werke*, Leipzig-Berlin, 1909.
- Le roman d'Alexandre* (Pseudo Callisthène), traduit du grec par A. Tallet-Bouvalot, Paris, G.F, 1994.
- Collatio Alexandre cum Dindymo*, in G. Gary, *The medieval Alexander*, Cambridge, 1956.
- Le Roman d'Alexandre d'Alexandre de Paris*, trad. L. Harf-Lancner, Lettres Gothiques, 1994.
- Colloque Alexandre le Grand dans la littérature occidentale et proche orientale*, Nanterre, 1999.
- E. Baumgartner, *L'orient d'Alexandre*, in « Bien dire et bien apprendre », 1988, pp. 7-15.
- C. Bougassas-Gaullier, *Les Romans d'Alexandre : aux frontières de l'épique et du romanesque*, Paris, Champion, 1998.
- Doberentz, *Die Erde und Völkerkunde in der Weltchronik* in Zeits. f. d. Philologie, XII, 1880, (Jakob von Vitry, p. 426 sq).
- M. Gosman, *La Légende du Prêtre Jean et la propagande auprès des croisés devant Damiette*, in « La croisade, réalité et fictions », Göppingen, 1989, pp. 133-142.
- , *le royaume du Prêtre Jean, l'interprétation d'un bonheur*, in « L'idée du bonheur au Moyen Âge », Göppingen, 1990, pp. 206-213.
- P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, t. 1 et 2, Nancy, 1978-1981.
- M. Lauwers, *Sub evangelica regula, Jacques de Vitry, témoin de l'évangélisme de son temps* (Cahiers de Fanjeaux, « Évangile et évangélisme », 1999).
- J. Pirenne, *La légende du Prêtre Jean*, PU de Strasbourg, 1992.
- F. Suard, *Alexandre est-il un personnage de roman ?*, in « Bien dire et bien apprendre », 1989, (« Autour d'Alexandre ») pp. 77-87.
- R. Witthkower, *L'orient fabuleux*, 1977, trad. française, Paris, 1991.